

Bonaparte et Talleyrand, l'aigle et le sphinx

Les historiens ont surtout insisté sur leurs différences et leurs différends, nombreux sous l'Empire... Mais c'est oublier que les deux hommes partageaient la même soif de revanche sociale et ont, de 1794 à 1804, œuvré de concert pour la paix, dans une forme d'admiration réciproque. **PAR CHARLES-ÉLOI VIAL**

D

es relations entre Talleyrand et Napoléon, la postérité a surtout retenu les trahisons de la fin de l'Empire, la haine exprimée par le vaincu de Sainte-Hélène et les remarques sévères mais mesurées que le prince des diplomates exprima dans ses Mémoires. La réalité est plus complexe, car l'histoire des relations entre ces hommes politiques hors du commun, qui s'étend de 1797 à 1804, est d'abord une question d'admiration et de fascination, avant d'évoluer en une histoire de déception et de trahison.

Du Directoire au Consulat, Talleyrand et Bonaparte ont œuvré à la concrétisation d'une vision commune, tout en satisfaisant leur appétit de pouvoir. Plus que le deuxième consul Cambacérès, parfait suppléant mais d'un caractère effacé; davantage que le major-général Berthier, exécutant efficace mais sans imagination, Talleyrand a d'abord pu passer, durant quelques années, pour le véritable second de Bonaparte, sorte de «vice-Premier consul» ou de Premier ministre sans le titre.

Des ascensions parallèles

Sans doute que les historiens ont trop longtemps insisté sur leurs différences. Certes, leurs histoires n'ont pas grand-chose en commun, entre le rejeton de l'aristocratie devenu prélat et le nobliau corse cantonné dans une garnison de second rang; entre le grand «abbé de Périgord» et le petit officier; entre le boiteux flegmatique et le cavalier infati-

gable. Cependant, tous deux ont abordé la Révolution avec nombre de frustrations à exorciser, l'un ayant longtemps rongé son frein en voyant ses camarades mieux nés accéder à de plus hautes fonctions et l'autre ayant été privé de son droit d'ainesse pour finir évêque, malgré son manque absolu de conviction.

Ils pensaient que la Révolution leur ouvrirait la voie vers de plus hautes responsabilités, mais ils furent déçus: Bonaparte faillit passer sous la guillotine en 1794; Talleyrand dut, un temps, s'exiler en Angleterre puis aux États-Unis. Enfin, tous deux méprisaient le Directoire, tout en s'imposant comme des figures majeures de ce régime instable et contesté, Bonaparte dès 1796 en conquérant le nord de l'Italie à la pointe de l'épée, et Talleyrand, vite reconnu comme un connaisseur des affaires diplomatiques, en étant nommé ministre des Relations extérieures le 16 juillet 1797. ...



Sainte alliance Méprisant le Directoire, le boiteux flegmatique et le cavalier infatigable entendent imposer leur vision du monde.



CHÂTEAU DE VERSAILLES ET DE TRIANON/GRAND PALAIS-RMN

Hubris Le diplomate (à g., nous regardant) et le Premier consul ramènent la paix en Europe. Mais « Napoléon perce sous Bonaparte » et son ambition impériale l'éloigne de son acolyte. *Napoléon I^{er} reçoit le sénatus-consulte*, par Georges Rouget (1836-1837).

... Durant cet été, les deux grands esprits finirent par se rencontrer. D'abord à distance. Bonaparte négociait alors avec l'Autriche le traité de Campoformio, ce qui explique qu'il se mit en rapport avec le ministre. Le 21 septembre, le général osa pour la première fois lui dévoiler une partie de ses ambitions : « Malgré notre orgueil, nos mille et une brochures, nos harangues à perte de vue et très bavardes, nous sommes très ignorants dans la science politique morale. Nous n'avons pas encore défini ce que l'on entend par pouvoir exécutif, législatif et judiciaire. » En quelques lignes, il esquaissa un nouveau système, en suggérant de confier le pouvoir non plus à un collège de gouvernants, mais à un seul homme, garant d'un système politique fondé sur l'ordre.

Le 6 décembre 1797, le Diable boiteux fit enfin connaissance avec le successeur d'Alexandre, qu'il décrit dans ses Mémoires comme un jeune homme d'une « figure charmante ; vingt batailles gagnées vont si bien à la jeunesse, à un beau regard, à de la

pâleur et à une sorte d'épuisement ». Jeu de séduction mutuelle, où le grand seigneur céda à son admiration pour le chef charismatique, lui-même fasciné par les manières raffinées de l'aristocrate de vieille souche. Tous deux convinrent alors de la nécessité de renverser le Directoire, que Bonaparte considérait comme un « gouvernement d'avocats » incapable d'imposer l'ordre intérieur, et Talleyrand comme un groupe de diplomates amateurs, dont la vision d'une Europe soumise à la France dans le cadre du système des républiques-sœurs empêchait l'instauration d'une paix durable.

Paix et douceurs diplomatiques

Jugeant l'affaire prématurée, le ministre encouragea Bonaparte à se lancer dans une autre aventure, l'expédition d'Égypte, qui devait lui apporter un surcroît de gloire. En octobre 1799, dès son retour, le vainqueur des Pyramides retrouva le Diable boiteux, qui avait prudemment démissionné de son ministère. Le Directoire était à bout de

souffle, les caisses de l'État vides et la guerre avait repris. Il fallait un chef de guerre pour en imposer à l'Europe, et un homme de paix, capable d'orchestrer des négociations. Fin novembre 1799, quelques jours après le coup d'État du 18 Brumaire, Talleyrand redevint ministre. Le Premier consul mit vite la main sur les affaires, nomma des militaires ou des membres de sa famille à des ambassades, mais Talleyrand flanqua systématiquement ces débutants de ses propres collaborateurs.

L'œuvre diplomatique, fruit des efforts de ce tandem, est impressionnante : après le traité de Mortefontaine qui normalisa les relations avec les États-Unis, le 30 septembre 1800, et celui de Lunéville avec l'Autriche, le 9 février 1801, la France signa deux traités avec l'Espagne (1^{er} octobre 1800 et 21 mars 1801), Naples (28 mars 1801), le Portugal (29 septembre 1801), la Russie (8 octobre 1801), Alger (17 décembre 1801), la Turquie (25 janvier 1802), Tunis (23 février 1802), sans oublier, bien sûr, le Concordat signé le 15 juillet 1801.



BRANDSTÄTTER IMAGES/LA COLLECTION



GÉRARD BLOT/RMN-GRAND PALAIS

Bons offices Le Concordat entre la République française et le Saint-Siège intervient dans une ambiance de pacification voulue par Talleyrand.

Enfin, le 27 mars 1802, la paix avec l'Angleterre fut signée à Amiens. Nul ne sait si Talleyrand prit ombrage de la prépondérance de Bonaparte, mais il y trouva son compte: le conquérant cherchait à consolider sa réputation de pacificateur, tandis que le ministre était ravi de toucher, à l'issue de chaque négociation, d'énormes pots-de-vin – les fameuses «douceurs diplomatiques». Le vainqueur de Marengo reprocha plusieurs fois à son ministre son avidité, mais sans oser sévir, son savoir-faire lui étant indispensable.

On peut donc suivre Bourrienne, le secrétaire de Bonaparte, lorsqu'il affirme que «sous le Consulat, les deux autres consuls étaient tellement effacés que [...] M. de Talleyrand, selon la volonté du Premier consul, était de

Vista Dans le *Sacre de David*, c'est un Talleyrand narquois qui observe le nouvel empereur. Présage-t-il déjà le début de la fin de l'épopée napoléonienne ?

fait le second personnage du gouvernement». En effet, ils s'écrivaient et se voyaient presque quotidiennement, le chef de l'État expédiant des ordres brefs et secs, le ministre des rapports argumentés, nourris d'exemples puisés dans l'histoire diplomatique des siècles passés. «Je vous aime», osa-t-il même ajouter dans deux lettres, en juillet 1801!

La fascination initiale laissa cependant peu à peu la place à une forme de routine teintée de lassitude. Le diplomate échoua à dompter le militaire en lui apprenant les qualités primordiales du diplomate: la patience, l'art de tempérer et d'accepter des concessions, autant de marques de souplesse qui heurtaient le caractère autoritaire du Premier consul, volontiers agressif lors des négociations où il semblait prendre plaisir à effrayer ses interlocuteurs. «Quel dommage qu'un si grand homme soit si mal élevé», dira-t-il plus tard...

Une rupture feutrée

Leurs méthodes divergeaient de plus en plus et, au moment où leur œuvre diplomatique semblait achevée, leur entente se fissura. Peu à peu, la conception des relations internationales du Premier consul évolua, prenant la forme de ce qu'il appelait son «système», notion floue dont il ne ressort qu'une idée-

force: la domination pleine et entière de la France sur l'Europe. Cette vision impérialiste heurtait les conceptions de Talleyrand, partisan d'une doctrine de l'équilibre où la France devait appartenir à un véritable concert des nations.

La paix avec l'Angleterre ne dura donc guère. Le 13 mars 1803, au cours d'une réception aux Tuileries, Bonaparte insulta l'ambassadeur Whitworth, montrant qu'il préférait exiger la soumission de ses interlocuteurs plutôt que de tenter de trouver un compromis. Sans entraîner de rupture, la déclaration de guerre le 20 mai suivant commença à refroidir l'enthousiasme de Talleyrand – le diplomate se libérant du pouvoir de fascination que «l'aigle» exerçait sur lui depuis 1797. Cependant, le Premier consul semblait encore le seul à même de terminer la Révolution, ce qui explique que le ministre soutint le passage à l'Empire en 1804, considérant que la stabilité d'une monarchie était le meilleur moyen de construire un ordre international solide, propice aux échanges économiques, où la France prendrait sa place au sein d'un concert des nations où petites, moyennes et grandes puissances s'équilibreraient. C'était sans compter la haine de Napoléon envers l'Angleterre, sa soif de conquête et sa volonté de rétablir l'Empire de Charlemagne.

Comme l'écrit André Suarès, «derrière Talleyrand il y a des siècles de politique. Il n'y a que les saisons de la victoire derrière le plus fameux des aventuriers. La raison de Talleyrand est nourrie d'un instinct séculaire, qui lui commande la mesure et le possible. La raison de Napoléon ne tend qu'à lui fournir des armes pour justifier ses coups de force». Le sourire du diplomate sur le tableau de David dissimule donc peut-être plus que de l'ironie: il est le signe d'une rupture, d'une prise de conscience ou d'un réveil tardif. C'est peut-être bien au moment du sacre du 2 décembre 1804 que Talleyrand comprit qu'il lui faudrait un jour trahir le conquérant couronné qui voyait trop grand, trop loin, et qui risquait, tôt ou tard, d'entraîner la France dans sa chute. ■

Charles-Éloi Vial vient de publier *Talleyrand: La puissance de l'équilibre* (Perrin, éd. illustrée, 256 p., 25 €).